

L'histoire d'on canari d'éboiton

Autor(en): **L.D.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **40 (1902)**

Heft 50

PDF erstellt am: **12.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-199710>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

ces publications du nouvel-an, dont on ne saurait plus se passer. Tel, le volume d'aspect et de titre modestes : **Au foyer romand** (Payot et Cie, éditeurs). Cette intéressante et patriotique publication groupe, chaque hiver, à l'appel de M. Philippe Godet, qui en a la direction, nos principaux écrivains. Un goût très sûr et délicat préside au choix des matières et assure à ce volume une place particulière dans notre bibliothèque romande. Nous y voyons, en l'absence, les noms de : Edouard Rod, Warnery, Virgile Rossel, Philippe Monnier, Samuel Cornut, Alfred Ceresole, René Morax, Eugénie Pradez, M^{me} Georges Renard, Gaspard Vallette, Bertha Nicollier, Henri Jacottet, etc. La collection du **Foyer romand** est indispensable à qui se pique de se tenir au courant de notre littérature nationale.

Format à la mode, carré, couverture élégante, mais sans prétention, titre alléchant et point du tout trompeur, c'est : **Nos bons gens** (Payot et Cie, éditeurs), gerbe de contes et de nouvelles nouée par Ch.-Gab. Margot et Henri Croisier, deux collaborateurs aimés du *Conteur*. Ce petit volume, le premier que publient MM. Margot et Croisier, a trouvé d'emblée un accueil excellent et des plus encourageants. Il le mérite d'ailleurs autant pour ce qu'il apporte que pour ce qu'il promet. Ses auteurs débutent sous une très bonne étoile; nous les en félicitons bien sincèrement.

Parmi nos écrivains, l'un des plus favorisés est T. Combe. Cela s'explique tout d'abord par le caractère des questions traitées par elle, par la franchise et le courage avec lesquels elle les aborde, sans souci des critiques, enfin par le tour original de son style. Peut-être pourrait-on désirer voir T. Combe mettre un frein à sa fécondité et ne pas disperser surtout son remarquable talent en une foule de petites brochures moralisatrices, dont l'effet ne nous paraît pas récompenser la bonne intention. **Irène Andéol** (*Attinger frères, éditeurs*), le roman que nous offre aujourd'hui cet auteur, aura certainement le succès de ceux qui l'ont précédé.

C'est aussi de la librairie Attinger que nous viennent **Les ignorés**, d'Eugénie Pradez. Nous ne pouvons faire mieux que de renvoyer nos lecteurs à tout le bien qu'a dit de ce livre, M. Burnier, dans un récent article de la *Gazette*.

La Vie, par Charles Fuster (*Fischbacher, éditeur, Paris*).

Hier le doute, l'ennui, la désespérance et le morne accablement, aujourd'hui des chants de réconfort! Semons des idées et sauvons notre âme et voici des poèmes ardents de sincérité qui disent la beauté, la douceur qui sauve et purifie; des hymnes virils et enflammés à la liberté qui enfante la vie, à l'effort, incessant luttant, et à la vérité qui affirme sans trembler; puis de suaves accents de pitié et d'indulgence, de charité et de pardon : un flot immense d'amour et de bonté.

Soyons vainqueurs... Vivre, aimer et vouloir! Sentiments débordant de tendresse dans un cœur de poète et voilà un livre d'aube et de printemps, un livre d'amour et de foi : le livre de la volonté, de l'espoir et de la bonté!

La Sainte Bible illustrée (*F. Zahn, libraire-éditeur*) est une publication dont l'opportunité est peut-être discutable, mais nous y voulons voir une preuve nouvelle de la réconciliation qui peu à peu s'opère entre l'art et la religion, qu'avait brouillés l'excessive sévérité des réformateurs. « Tout ce qui peut populariser la Bible mérite d'être chaudement encouragé, » dit M. G. Secrétan, dans sa préface. Un peu plus d'éclectisme cependant dans le choix des illustrations serait désirable.

Au milieu de tous ces livres, appelant l'œil par sa couverture enluminée — nous préférons l'ancienne, nous l'avouons franchement — **l'Almanach du Bon Messager pour 1903** (*Georges Bridel et Cie, édité.*), fort bien compris, comme d'habitude, et qu'il n'est plus nécessaire de recommander.

Enfin, pour terminer, citons des publications plus modestes, sans doute, mais qui n'en seront pas moins appréciées des personnes auxquelles elles s'adres-

sent plus spécialement, tels : *Le dictionnaire des chasseurs*, de Jean des Ravières (Ch. Petitpierre et fils, éditeurs, Neuchâtel), prix 60 centimes; — *Le Guide pratique pour les soins à donner aux chevaux*, par Jean Haussener (Büchler et Co, édité., Berne), prix 1 fr. — Puis, deux *Calendriers-éphémérides, bibliques et poétiques*, et un petit *livret-calendrier poétique*: « *Bonne année* », édités par la librairie Payot et Co.

Ça n'a l'air de rien!...

Pour entretenir d'une façon décente le chef de l'Etat, logement, nourriture, blanchissage, voitures et trains spéciaux compris, chaque Français débourse par an exactement neuf centimes!

Voici les chiffres en ce qui concerne les souverains d'Europe.

Le roi des Belges et le roi de Grèce, chacun 50 centimes; l'empereur d'Autriche, 45 centimes; le roi d'Italie, 44 centimes; le roi de Suède, 40 centimes; le tsar, 35 centimes; l'empereur d'Allemagne, 34 centimes; le roi d'Angleterre, 20 centimes.

Pour les présidents de République: M. Roosevelt, 22 centimes; le président de la Confédération helvétique, 6 millimes seulement.

Eh bien, chez nous, ça peut encore aller; notre président ne nous coûte pas trop cher.

Les chevaux des pompiers.

On nous écrit :

Lors de l'incendie du moulin Bornu, survenu l'été dernier, les pompiers d'un village de la contrée ne purent accéder au secours du meunier, faute de chevaux. Ce n'est pas que ces quadrupèdes fassent défaut dans le village en question, il y en a même un plus grand nombre que dans maint endroit du voisinage; mais il est difficile de les avoir. Dès qu'un sinistre est signalé dans la région, le syndic convoque les propriétaires de chevaux et met aux enchères le service de traction de la pompe. L'adjudication est donnée, non pas au plus offrant, mais, comme de juste, au soumissionnaire le plus bas.

— Il brûle au moulin Bornu, qui est-ce qui mise pour les chevaux de la pompe? demanda le magistrat de la commune.

— Je vous prête mes deux bidets pour vingt-cinq francs, dit Jacques-François.

— Personne ne mise en dessous? questionne le syndic.

Et comme nul ne dit plus mot, le syndic reprend : « Vingt-cinq francs, c'est trop pour la commune. »

— Mettons vingt-quatre francs et un litre, hasarde Pierre.

— Va pour le litre, mais il ne vous faut pas demander plus de vingt-trois francs. On a déjà assez de mal à payer la régente.

— Vingt-trois francs cinquante! dit Abram.

— Vingt-trois et le litre, et rien de plus!

Au bout d'une demi-heure de marchandage le syndic tire sa montre et constate qu'il est maintenant trop tard pour aller au feu et que, d'ailleurs, « ils veulent assez éteindre avec ceusses des autres villages ». Et la pompe ne part pas et la commune économise fr. 23.50 plus un litre.

Dans un autre village entre Morges et le Jura, la municipalité ne lésine pas pour le paiement des chevaux de la pompe et si des discussions s'élèvent, ce n'est qu'au retour de l'incendie, au cas où les chevaux fournis n'appartiendraient pas à des bourgeois. Il y eut dernièrement, à ce sujet, une polémique dans un journal de la ville de Morges.

Un bourgeois de X reprochait aigrement à l'autorité communale d'avoir, affront inouï,

laisser atteler à la pompe quatre chevaux de non-bourgeois!

Ces questions de chevaux de pompiers ne se posaient guère autrefois, dans bien des villages du moins, où les jeunes gens se faisaient un point d'honneur de trainer eux-mêmes la pompe, seulement, celle-ci arrivait quelquefois un peu trop tard.

Cependant, mieux vaut tard que pas du tout, comme à Z., le printemps passé, où les pompiers n'Y arrivèrent dans leur uniforme battant neuf, n'ayant oublié qu'une chose... la pompe!

L'histoire d'on canari d'éboiton.

Lo *Conteur* a zu contà dein lo temps l'histoire d'on caïon qu'on luron dè Tserdena avai atsetà à la faira dè Vevey et qu'avai fottu lo camp à la chetta.

Et bin, mè, y'ein è atsetà ion stu l'hivai passà que m'a prào fé vaire là z'étailès assebin; mà tot parai, y'è pu lo ramenà à l'hotè, cein que ne vao pas derè que ne sai zu à la chetta, kà ma vouèpa dè fenna est bo et bin d'apareint avoué Lucifai.

Faut vo derè que y'avé zu couson dè droblià po reintrà clia pestà dè bite et l'est lo valet à Ganguelin, qu'on l'ài dit « lo Renà », pâceque l'est on gaillà suti et m'a, ma fai, bailli on fier coup dè man; quand bin cein m'a cottà 'na raclliàie dè demis.

L'est verè que y'avé bin réussi po on caïon et c'étai on pouai dè sorta: on prin mor, coumeint cé dè 'na foïnna, fasai la londza du lo colson tant qu'à la quia, l'avai lè pai rà et la quia tota recouquelhia; afin quiet, l'avai prào bouna mena po on caïon, mà l'étai 'na routa d'ao diablo po lo fèrè allà. Tè possibillio, quina chaie n'ein zu po lo reduire!

Ne l'ài avant attatsi duès cordettès ài duès piautès dè derra, Renà ein tegnai iena et un mè l'autra, et n'aveint ti dou 'na dzibillio po l'accouilli et lo fèrè reveri. Mà, tot parai, n'y avai pos moian d'ein fèrè façon, ne fasai què veri et reveri dè ti lè côtés et quand on l'ài roillivè dessus po lo fèrè einmodà, fasai d'ài chauts coumeint on cabri dè dou senannès.

On iadzo, s'est einfattà d'ài lè tsambès à cé pourro Renà qu'avai dza bin d'ao mau à se teni drai dein lo pacot et l'a tiupessi dein lo terrea et quand ne sein arrevà proutos dè Fraidévala, io fasai né naire, l'a fé on chaut d'ao diablo avau lo dérupo et ne sein zu l'ài tsezi dè dessus ào fin bas d'ao revè, dein 'na gollie à renailles.

On étai quie ti lè trai, lo caïon, Renà et mé, eincoillià dein lè cordettès, que ne teimpètant et que lo caïon couillavè qu'on dianstro, quand on out que cauction no criè du per amont: « Que d'ao diablo fédès-vo lè, mè z'amis? » Adon, Renà, qu'avai recognu lo mounaj d'Etagnire et que sè saillessai d'ao pacot, l'ài repond: « On ne fà pas grand pussa! »

Après s'ètrè prào escormantsi avoué cé tonaire dè caïon, n'ein pu portant arrevà à la pinta dè Fraidévala, io l'est qu'on est eintrà po baire on demi qu'on avai rudo affanà; on avai tant sai que n'ein du redrobbia, mà, clia pestà dè bite qu'on avai liettàie quie dévant, fasai d'ài boailiès que mè seimblivè dza ourè ma fenna ein colère.

— Hardi! que dio à Renà, no fautmodà po ne pas reçaidrè 'na bràmàie dè la bordzaisa, kà te cognai pas onco ma fenna!

— Pourtant, que mè fà adon Renà, n'arà pas dè quie tè bramà, kà, te revins avoué on tot galé caïon, que t'as zu bon martsi, et t'as faillu onco bin d'ao mau po l'einmenà à la baraua. Que pào-te te trovà à rederè?

— Ah! vayo bin, que l'ài fe, que te ne cognai pas la Suzette, vai-tou, le n'est jamè conteinta. Va mè derè que lo caïon ne vaut rein et que

l'é payi la maïti tráo tchai, que mé su laissi einrotsi, quiet!

— Et bin, mé dese adon Renà, du que l'est dinse, sà-tou pas l'ai deré que te l'as robà, tsanero dè fou!

— T'as ma fai réson! cein l'ai ellourà son mor!

Ne vouaiquie via et arrevà dévant l'hotò, la Suzette étai dza quie avoué on falot et mé criàvé dza: « Ah! te vouaiquie portant arrevà, vilho sounon que t'è, quiuna vermena dè cabaret as-tou onco recruta? Et cé caion? oh! la mon Dieu, quin avorton dè rein! Et compto que te t'è laissi einguieusà pè dessus lo martsi et que t'as cein payi asse tchai qu'on modzon! Eh! cliào z'hommo! on ne pào l'ai sè fià po rein! »

— Ne boailè pas tant, Suzette, que l'ai fe, lo caion n'a pas cottà pi on crutze, kà l'è robà! mà n'èin dis rein à nion.

— Et bin, vilho pédze dè cabaret que t'è, du que t'as tant fè que dè lo roba, savài-tou pas lo robà on bocon pillé gros, fou que t'è!

L. D.

Un monde.

Depuis un siècle, la population de Londres a quintuplé.

Voulez-vous quelques chiffres?

De 959,310 âmes qu'elle était en 1801, elle s'est élevée, en 1901, à 4,536,541 habitants, dont 2,142,083 du sexe masculin et 2,394,458 du sexe féminin. Le nombre des enfants, de trois à quatorze ans, est de 968,007, dont 481,060 garçons et 486,947 filles. Parmi ces 968,007 enfants, 8,257, âgés de dix à quatorze ans, travaillent pour gagner leur vie. Il y a 2057 porteurs de dépêches, 365 apprentis charretiers, 186 petits marchands des quatre-saisons et 163 porteurs de lait. On compte 1,292,594 célibataires, 777,363 hommes mariés et 72,128 veufs. Du côté des femmes, les vieilles filles sont 1,403,842, les femmes mariées 793,097 et les veuves 197,517.

Et que de misères! Faut-il s'en étonner? Vraiment, c'est trop de monde sur un même point. N'y a-t-il donc plus de place aux colonies?

Hommage à Ste-Catherine.

Pendant que certains pays cherchent à imposer les célibataires, le Japon vient d'opérer une véritable révolution sociale en instituant le droit au célibat. Il faut savoir qu'une loi archaïque enjoignait jusqu'à présent aux Japonaises de se pourvoir d'un époux avant l'âge de trente-six ans. Passé ce délai, si la Japonaise n'avait pas encore fait son choix, les autorités la mariaient d'office avec un célibataire ou veuf d'âge approprié.

Par décret impérial, on a mis fin à ce régime dont les inconvénients avaient été maintes fois dénoncés par l'élément progressiste. Dès maintenant, le mariage forcé est aboli, le droit au célibat féminin a été consacré.

Au temps des psaumes.

C'était au Pays-d'Enhaut, dans le bon vieux temps, alors que les régents devaient faire apprendre le catéchisme par cœur aux enfants commis à leurs soins.

Parfois, pour varier les plaisirs, les élèves avaient à réciter des psaumes tirés du recueil de chant en usage dans l'Eglise nationale. En général, ils en savaient tout juste assez pour ne pas avoir à subir de retenue après la classe.

Un jour cependant, le régent eut l'idée d'interroger un gros joufflu, plus habile à casser des noix et des noisettes avec ses solides mâ-

choires qu'à se remémorer les vers de Clément Marot.

— A ton tour, Félix, veux-tu commencer la récitation? Et vous autres, tâchez-voir de vous taire!

Le pauvre Félix, qui avait jeté un rapide coup d'œil sur son Psaume avant de partir pour l'école, n'en savait pas un traitre mot. Il fallait tout lui souffler. Arrivé au milieu d'un verset, il s'arrête court. Et les souffleurs de s'en donner de plus belle, en scandant les syllabes pour mieux se faire entendre: « Les-é-léments-fon-dront-par-la-cha-leur. »

Et voilà ce patifou de Félix qui répète: « Les Allemands fondront par la chaleur. » Toute la classe partit d'un formidable éclat de rire, tandis que le régent, désarmé par tant d'ignorance, reprenait:

— Oh! lo craïo bin, avouai lau groché tzauthé grisé! (Oh! je le crois bien, avec leurs gros pantalons gris.)

FRANÇOIS.

Asile pour millionnaires pauvres.

On a beau dire, les idées les plus originales nous viennent toujours d'Amérique.

M. Richard Ferris, qui fut pendant cinquante ans directeur de la Banque de New-York, vient d'acheter un magnifique château avec des fonds qui lui avaient été laissés en héritage. Jusqu'ici, il n'y a rien de bien extraordinaire, et il n'y a pas à s'étonner non plus que l'acquéreur ait eu l'idée de transformer son château en hospice. Sur qui compteraient les pauvres diables si les heureux de ce monde ne leur venaient parfois en aide?

Mais ce qui fait la bizarrerie du projet de notre Américain, c'est que ce n'est pas du tout à ces pauvres-là qu'il a pensé. Son hospice sera un hospice pour millionnaires, ou plutôt pour anciens millionnaires, car la condition pour y être admis, sera d'avoir eu des millions et de les avoir perdus. M. Richard Ferris ne veut pas qu'un homme qui a été millionnaire soit exposé à mourir sur la paille. Ou peut-être, tout simplement, considère-t-il les millionnaires comme des malheureux en ce fortuné pays où les gens ne sont à leur aise que lorsqu'ils ont trois ou quatre milliards.

Conseil du samedi.

Inflammation des paupières. — Voici un « remède de bonne femme » dont on nous garantit l'efficacité: Lorsque vous avez les paupières enflammées ou les yeux injectés de sang, faites cuire une pomme de reinette grise, écrasez-la et faites-en un petit cataplasme dans une fine mousseline. Vous l'appliquerez sur l'œil malade et au bout de deux ou trois heures vous serez guéri.

Boutades.

LE PETIT MONDE. — Authentique.

Un garçonnet de quatre ans est allé, avec ses sœurs, déposer des fleurs sur la tombe de leur papa, qu'ils ont eu le malheur de perdre tout récemment.

En remontant du cimetière, une dispute éclate soudain entre notre garçonnet et sa plus jeune sœur, — querelle d'enfants.

La petite fille est plus habile à la réplique que son frère. Alors, celui-ci, dépit et à bout d'arguments:

— Coute, Loulou, si tu es méchante avec moi, comme ça, eh bien, on n'ira pas mettre des fleurs sur ta tombe... Voilà!

La municipalité de X publie dans une feuille locale l'avis suivant:

« A l'occasion des fêtes de l'an, la municipalité rappelle que la mendicité est interdite dans la commune, sous peine d'amende. »

Un moyen sûr et poli à la fois de ne pas donner de pourboire aux garçons de restaurants:

Lorsque l'addition arrive, on la paie. sec.

Un certain étonnement involontaire se peint sur le visage du garçon, si impassible qu'il veuille paraître

Alors on se lève en lui disant:

— J'ai fait un excellent dîner. Vous dirigez admirablement votre établissement!

On a l'air de l'avoir pris pour le patron. (s. g. d. e.)

Un chef de gare nous communique une carte de correspondance qu'il vient de recevoir et où nous lisons:

« Monsieur, veuillez avoir la bonté de nous assurer deux places dans un wagon de bétail, pour le train de mercredi à 6 h. si le temps n'est pas trop mauvais. »

Un de nos médecins arrive à la brasserie Gugel et se jette essouffé sur la première chaise à sa portée. « Ah! dit-il, je suis harassé; je viens de voir un malade en Beaulieu, un autre à Sebeillon, un troisième en Vennes. »

— Mais, docteur, lui dit une de ses connaissances, vous parcourez les environs de Lausanne; tous vos malades sont donc à l'extrémité.

Un vétérinaire d'Yverdon ayant fait abattre un jeune cheval qui venait de se fracturer la jambe, découpa sur la bête un gros gigot avec l'intention d'en faire tâter à quelques amis qu'il invita à dîner le lendemain. Tous arrivèrent à l'heure fixée comme s'il s'était agi de croquer une dinde; tous avaient l'air de rire des préjugés qu'on a généralement contre la viande du noble quadrupède.

Après le dîner, néanmoins, un des convives se frotte l'estomac d'un air inquiet.

— Qu'avez-vous donc, lui demanda l'amphitryon, êtes-vous malade?

— Pas précisément, répondit-il, mais je me croyais meilleur.... cavalier.

La livraison de décembre de la BIBLIOTHÈQUE UNIVERSELLE contient les articles suivants:

Le ministère français et les congrégations, par Albert Bonnard. — La fille du chimiste. Roman, par J. Hudry-Menos. (Quatrième et dernière partie.) — André Chénier. A propos d'un livre nouveau, par Henri Jacotet. — Un sculpteur d'âmes. Marc Antokolsky, par M. Reader. — La sécurité de la poste restante, par P. Philippon. — Toute sa vie! Nouvelle, par Jean Valdor. — Chroniques parisiennes, italiennes, anglaises, américaines, suisses, scientifiques, politiques. — Table des matières du tome XXVIII.

Bureau de la Bibliothèque universelle: Place de la Louve, 1, Lausanne (Suisse).

THÉÂTRE. — Jeudi, nous avons eu une première, entendons-nous, une première après Paris. C'est la seconde fois, s'il nous en souvient bien, que Lausanne a le privilège d'être la première ville de province où soit représentée une pièce de Brieux, l'auteur du jour. La représentation de *Petite Amie* a été excellente. C'est, dit un de nos confrères, une pièce à redonner. Nous l'espérons bien. — Demain, dimanche, *Le petit Jacques*, drame en 5 actes et 8 tableaux, et *Lausanne-Statues*.

KURSAAL. — Hier ont eu lieu de brillants débuts, *L'excentrique Montel, Morin, le boiteux*, six attractions hors ligne. Ce soir et pour quelques jours, même programme. Demain, dimanche, à 3 heures, *Matinée extraordinaire*.

Incessamment
ALMANACH DU CONTEUR VAUDOIS
POUR 1903

La rédaction: J. MONNET et V. FAVRAT.

Imprimerie Gauthier-Howard.